



## Capharnaüm L'Amourier éditions 2010

par Alain Freixe (Basilic N° 36, septembre 2010)

*Décapole* nous offrait un trajet, un parcours vers le sens au travers de dix villes et quelques comptoirs, itinéraire qui s'est poursuivi *Par les ratures du corps*. Nous traversons aujourd'hui *Capharnaüm*, Nice, lit-on au détour d'une page, la ville/monde aussi bien, ce lieu de tous les excès, de toutes les filouteries, hypocrisies et misères. Un lieu violent. Un certain Judas – personnage de langue qui n'est pas sans rapport avec l'Isariote – y erre *comme un homme possible (...) le corps balançant entre la ligne des voix et celle des horizons*. Ce dernier affronte moins les visages que prend la mort qui y rôde qu'à travers eux le fond d'où ils proviennent, comme des masques par les trous desquels la vie nous regarderait. Ce fond est une réserve de sens, un espace aux strates plissées : la Bible et ses Evangiles bien sûr – Jésus n'enseigna-t-il pas à Capharnaüm ? – la littérature avec Kerouac, Pavese, Camus... sur lequel se détache le récit d'une expérience, traversée risquée du monde. Si le récit est mené en caractères romains, le monologue intérieur où le "je" trace sa route, rencontre la figure du Christ – ce "il" majuscule de la troisième station de Marie-Madeleine, de Marie de Béthanie mais aussi celle de la morte à venir dans les yeux de la compagne –, l'est en italiques.

Je rangerais volontiers ce dernier livre d'Yves Ughes dans le terrain vague de la littérature – près des villes où campent les nomades entre deux départs, deux marches, deux errances – où le poème se fait narratif et où la narration prend le tranchant et la tension du vers.

Rien ne nous méduse ici, tout nous questionne. L'écriture d'Yves Ughes est un geste d'intervention de soi, de traversée d'histoires et de territoires, de déplacement des forces. Il ne s'agit de rien d'autre que *de tenir là / dans la carcasse du temps*.

Le "Judas" d'Yves Ughes a ceci de commun avec celui de la tradition qu'il est bien un traître. Mais attention pas celui dont nous avons hérité depuis saint Jean Chrysostome qui a ouvert la voie à cette longue histoire de l'antijudaïsme et pour *les fidèles*, cet antisémitisme chrétien qui a fait tant de ravages ; pas celui non plus proposé par Kazantzaki dans *La dernière tentation du Christ* où la trahison n'est que la figure d'une entente entre Jésus et Judas pour que ce dernier accepte de prendre sur lui toute l'ignominie d'un geste nécessaire à l'économie du salut. Le "Judas" d'Yves Ughes a trop souffert d'avoir eu à porter une demande d'amour excédant ses capacités propres d'homme en prise avec le monde comme il va. S'il trahit au terme de onze stations, c'est la scène du théâtre mortifère où l'on passe sa vie à la perdre dans les marécages du malheur. S'il trahit, c'est ce monde de mort. Le "Judas" d'Yves Ughes est un livreur qui en livrant se délivre. C'est sa manière à lui de porter la mort dans la mort. Ainsi, par contre coup, est-il rendu à la vie. Ainsi a-t-il la possibilité de renouer ce lien mortel à la terre qui nous voue à la distance, fondatrice d'humanité.

Comme s'ouvre dans le mur noir de la vie, une fenêtre. Dehors, le jour éclaire un paysage méditerranéen : oui, c'est bien la mer allée avec le soleil qui est retrouvée ! C'est bien l'éternité enfin *amoureuse des ouvrages du temps* selon William Blake qui vient transfigurer celui-ci et les choses visibles avec lui. Alors l'horizon se courbe, *le soleil flambe dans la réconciliation des oliviers*. Là, on peut (se) *refaire sans haine*, lavé, nettoyé, dans *le salut du lieu*.

Bonne nouvelle, "Judas" est ressuscité !

Quelle est l'erreur de Judas, celui qu'Yves Ughes appelle aussi " le Sicaire ", se référant à l'une des nombreuses interprétations de la destinée du disciple, qui fait de lui un membre de la communauté des Zélotes, ces activistes juifs qui luttèrent en tant que terroristes contre les Romains ; sa faute est-elle vénale, faut-il la réduire à la seule trahison de livrer Jésus contre de l'argent aux membres du Sanhédrin, ou bien n'est-elle pas plutôt celle d'avoir un temps désespéré des hommes, de leur salut, d'avoir cru que toute chance était perdue, que la vie était absurde.

De n'avoir rien entendu de la bonne nouvelle.

*Capharnaüm*, qui emprunte son nom à la ville de Galilée où Jésus dispensa la plus grande partie de son enseignement, trace ainsi, en douze chapitres que le poète nomme des " stations ", un chemin de croix qui mène l'Ischariote de la tentation du désespoir à la révélation qu'une résurrection est possible, ici et maintenant, au cœur du désordre et de l'embarras dont Capharnaüm est aussi le symbole.

Ainsi Judas est-il sauvé, c'est-à-dire rendu à la rude et joyeuse nécessité d'assumer sa chance de vivre, passées les épreuves et les tentations qui avaient failli le réduire au néant. Il y a bien là sans doute quelque chose qui frise l'hérésie, encore que toute la tradition résonne du débat ininterrompu autour de l'hypothétique salut de l'apôtre.

Cela dit, ce livre, qui prend le risque de convoquer le Livre, ses acteurs et ses lieux saints, n'est pas un livre d'herméneutique.

Il s'agit d'un poème et, dans ce poème, d'une dramaturgie complexe qui s'adresse à chaque lecteur que l'affrontement à son propre destin inquiète, parfois bouleverse, parfois soulève d'une joie incomparable ; d'un poème qui est aussi une méditation, un dialogue, entre un Judas actualisé et confronté à la banalité des villes modernes, ces nouvelles Capharnaüm, et le narrateur, qui se vit comme un double de l'Ischariote, et que l'énigmatique traversée du traître supposé questionne, dans la mesure où elle fait écho à ses propres drames, à la tentation du désespoir, qui guette chaque fois que le sort s'acharne.

Et c'est cette complexité de la vie qui noue la phrase de Ughes, ou ses versets abrupts, déconstruits en des séquences saccadées, avec, sur la ligne elle-même, des blancs, des silences, empruntant à la prose son réalisme cru ou sa trivialité, ou se dressant au contraire en des images inattendues, violentes, parfois extrêmes, ésotériques.

Phrase souvent tendue à se rompre dès qu'il s'agit de dénoncer les errances, les injustices, les faux-semblants et les mensonges que la cité actuelle abrite, ou alors versets paradoxalement doux et tendres pour dire l'effroi et la compassion devant la souffrance, le malheur de la maladie et de la séparation :

*Ta langue passait fréquemment sur tes lèvres et dans l'épuisement du ciel tu remontais les draps  
j'absorbais alors la chaleur qui me ferait boiter*

*il te fallait déplier le corps dans les moulures du quotidien dans la fatigue d'horaires fixes tu  
déposais tes muscles sur des barrières d'azur et je partais  
et je devais partir tu étais cette poche absente de la nuit*

Or, pour peu que l'amour, réinventé par la grâce d'une rencontre improbable, fasse renaître la chance, alors le temps s'ouvre à nouveau sur un devenir, une histoire. Cette expérience, et la confiance qu'elle suscite, animent en secret la rude poésie d'Yves Ughes :

*Pris par la harpe du vent il accepta le salut du lieu  
Et tout advint*